

## Avertissement

La liste d'œuvres littéraires pour les élèves de cycle 3 se réfère à « *Marché Gobelin* » de Christina Rossetti, paru aux éditions MeMo.

Dans cette édition, Marianne Tomi a réalisé une belle traduction littéraire et très poétique de cette œuvre, richement illustrée par Annie-Laure Sacriste.

La traduction que je propose ici est nettement plus littérale et ne remplace donc sans doute pas l'édition préconisée par la "liste" (surtout qu'elle est faite dans la limite de mes compétences et des références – dictionnaires, sites Web – que j'ai utilisées..)

Néanmoins, elle a pour intérêt de pouvoir être diffusée librement dans le cadre de l'enseignement gratuit.

Une comparaison rapide entre les deux textes a fait apparaître quelques différences significatives qu'il me paraît utile de préciser. Il n'est pas du tout dit que dans ces cas ce soit ma version qui soit "la bonne" et je suis preneur de tout conseil ou analyse qui permettrait de l'améliorer...

Attention au vocabulaire : il est ardu (j'ai appris plein de mots français en traduisant !)

Bruce DB

## Différences significatives entre cette traduction et l'édition "officielle"

① J'ai choisi d'utiliser le terme de « lutin » pour désigner les *goblins* (car, en français, dans les dictionnaires antérieurs à Harry Potter, « *Gobelin* » désigne une famille de teinturiers). J'ai néanmoins conservé le titre de "la liste".

② Il semble que la proposition « *Like a lily from the beck* » n'ait pas été traduite dans l'édition MeMo. Sans doute un oubli...

③ « *Sweeter than honey from the rock* » a été traduit par « *Plus doux que le miel de caramel* » dans l'édition MeMo. Or, il semble que la formulation initiale fasse référence à un épisode du Deutéronome (Dt 32,13) dans lequel le peuple juif, guidé par Moïse, est nourri par le Seigneur qui lui fait « sucer le miel de la roche ». Cet élément peut être abordé par le biais de la traduction retenue ici : « *Plus doux que le miel de la roche* ».

④ « *But ever in the moonlight, she pined and pined away* » est traduit chez MeMo par « *Mais qui depuis, au grand midi, se vit toujours plus alanguie* » or je ne suis pas certain que « *Moonlight* » concerne le « *grand midi* » ; peut-être était-ce pour conserver une rime...

⑤ Étant donné qu'une traduction littérale de « *breast to breast* » risquait d'induire en erreur le lecteur ;o), je remercie l'élève de ma classe (Naïme) qui m'a suggéré « *côte à côte* » à un moment où nous évoquions les difficultés de traduction...

⑥ « *But when the noon waxed bright* » est traduit par « *Mais quand la lune s'arrondit* » chez MeMo. Pour ma part, je l'avais plutôt compris comme « *Mais sous l'éclat lustré du midi* »... Mais bon, je ne suis pas sûr de moi...

⑦ « *Half their bloom would fly, half their dew would dry, half their flavor would pass by* » est traduit chez MeMo par « *leur maturité vient à fuir, leur rosée à s'évaporer, leur saveur à s'évanouir* ». Pour ma part, j'ai préféré conserver le conditionnel et la référence à la moitié : « *La moitié de leur éclat s'envolerait, la moitié de leur rosée s'évaporerait, la moitié de leur saveur se volatiliserait.* »

⑧ Une fois n'est pas coutume, je me suis écarté de la traduction plus littérale « *pincée tout noir* » (MeMo) de « *pinched her black as ink* » et ai conservé « *pincée jusqu'au sang* ».

Matin et soir,  
Les jeunes filles entendaient le cri des lutins :  
« Venez acheter nos fruits du verger,  
Venez acheter, venez acheter :  
Pommes et coings,  
Citrons et oranges,  
Cerises dodues non becquetées,  
Melons et framboises,  
Pêches aux joues duveteuses,  
Mûres aux têtes cuivrées,  
Airelles nées en liberté,  
Pommes sauvages, mûres des haies,  
Ananas, mûres des ronces,  
Abricots, fraises  
Tous bien mûrs  
Dans une atmosphère d'été  
Matins qui passent  
Bonnes soirées qui s'envolent  
Venez acheter, venez acheter ;  
Nos raisins tout frais cueillis de la vigne  
Grenades pleines et goûteuses,  
Dattes et sirabelles piquantes,  
Reines-Claudes et poires remarquables,  
Quetsches et myrtilles,  
Goûtez-les, tâtez ;  
Raisins de Corinthe et groseilles à maquereaux,  
Épines-vinettes écarlates,  
Figues à vous en mettre plein la bouche,  
Citrons du Sud,  
Doux pour la langue, plaisants à l'œil,  
Venez acheter, venez acheter. »

Soir après soir,  
Parmi les joncs qui bordent le ruisseau,  
Laura penchait la tête, tout ouïe,  
Lizzie dissimulait son rougissement,  
Accroupies l'une à côté de l'autre,  
Dans l'air frais,  
Bras enlacés et bouches prudentes,  
Des picotis aux joues et au bout des doigts.  
« Reste tapie », dit Laura  
Redressant sa tête dorée :  
« Nous ne devons pas regarder les lutins ;  
Nous ne devons pas acheter leurs fruits.  
Qui sait quel sol a nourri  
Leurs racines affamées et assoiffées ? »  
« Venez acheter » lancent les lutins,  
Descendant clopin-clopant le vallon.  
« Oh ! » s'exclama Lizzie, « Laura, Laura  
Tu ne devrais pas espionner les lutins ! »  
Lizzie se couvrit les yeux  
Très fort de peur de regarder,  
Laura releva sa tête brillante,

Et chuchota, tel le ruisseau sans repos,  
« Regarde Lizzie ! Regarde, Lizzie !  
Les petits hommes cheminent vers le fond du vallon,  
L'un traîne un panier,  
L'un porte une assiette,  
L'un se coltine un plat d'or  
Pesant plusieurs livres.  
Comme elle doit bien pousser la vigne  
Dont les raisins sont si succulents ;  
Comme il doit souffler chaudement le vent  
À travers ces arbustes fruitiers. »  
« Non », dit Lizzie, « Non, non, non ;  
Leurs propositions en doivent pas nous envoûter,  
Leurs cadeaux maléfiques nous nuiraient. »  
Elle fourra un doigt grassouillet  
Dans chaque oreille, ferma les yeux et détala :  
Laura la curieuse décida de rester  
S'émerveillant sur chacun des marchands :  
L'un avait le visage d'un chat,  
L'un fouettait l'air de sa queue,  
L'un trottinait comme un rat,  
L'un rampait comme un escargot,  
L'un, comme un wombat, rôdait obtus et tout poilu,  
L'un, comme un blaireau, cabriolait en tous sens  
Lizzie entendit des voix semblables  
À celles de colombes  
Roucoulant toutes ensemble :  
Elles semblaient aimables et pleines d'amour  
Par ce temps agréable.

Laura tendit son cou brillant  
Comme un cygne saisi dans son élan,  
Comme un lys au bord du ruisseau  
Comme une branche de peuplier au clair de Lune,  
Comme un navire qui prend le flot  
Quand il a lâché sa dernière retenue.

Sur la pente moussue du vallon,  
Les lutins rebroussèrent chemin et s'attroupèrent  
Avec leur cri aigu répétitif :  
« Venez acheter, venez acheter ! »  
Lorsqu'ils parvinrent à l'endroit où était Laura  
Ils se plantèrent comme des souches dans la mousse,  
Tout en se lorgnant l'un l'autre,  
Frère à frère d'un air madré,  
Tout en se faisant des signes,  
Frère à frère d'un air sournois,  
L'un posa son panier à terre,  
L'un éleva son plat,  
L'un commença à tresser une couronne  
De vrilles, de feuilles et d'agrestes noix brunes  
(Les hommes n'en vendent de telles dans aucune ville)  
L'un tendit le lourd plat d'or

Et ses fruits pour les lui offrir  
« Venez acheter, venez acheter ! »  
Était toujours leur cri.  
Laura les fixait du regard mais ne bougeait pas,  
Alléchée mais sans argent  
Le marchand fouetteur-d'air la pressa  
Sur un ton aussi doucereux que le miel,  
Celui à tête de chat ronronna,  
Celui aux pas de rat lui souhaila  
La bienvenue,  
Tout comme parla le rampeur-escargotin ;  
Un jovial à la voix de perroquet  
Cria : « Joli Lutin ! » à la place de « Joli Jacquot ! »  
L'un siffla comme un oiseau.

Mais Laura aux charmantes dents  
Leur dit en toute hâte :  
« Braves gens, je n'ai pas un sou ;  
prendre serait voler,  
Je n'ai pas de pièce de cuivre dans ma bourse,  
Je n'en ai pas non plus en argent  
Et tout mon or est sur les joncs  
Qui frémissent sous le vent  
Sur la rouille des bruyères. »  
« Tu as beaucoup d'or sur la tête »  
Répondirent-ils à l'unisson.  
« Paie-nous avec une boucle d'or. »  
Elle coupa une précieuse mèche d'or,  
Elle laissa tomber une larme plus rare qu'une perle  
Puis suçà les globes de fruits rouges ou blonds :  
Plus doux que le miel de la roche,  
Plus puissant que le vin qui réjouit les hommes,  
Plus clair que l'eau coulait ce jus ;  
Elle n'avait rien goûté de pareil auparavant,  
Comment, même avec du temps, s'en rassasier ?  
Elle suçà, suçà et suçà encore,  
Les fruits que donnait ce verger inconnu,  
Elle suçà jusqu'à en avoir les lèvres endolories ;  
puis jeta au loin les écorces vidées,  
Mais conserva un noyau,  
Et, sans savoir si c'était la nuit ou le jour,  
Elle rentra seule à la maison.

Lizzie la rencontra à la grille,  
avec de sages réprimandes :  
« Ma chérie, tu ne devrais pas rester dehors si tard,  
Le crépuscule ne convient pas aux demoiselles ;  
Tu ne devrais pas flâner dans le vallon  
Territoire des lutins.  
Ne te souviens-tu pas de Jeanie,  
Comment elle les rencontra au clair de Lune,  
Prit leurs cadeaux, nombreux et de qualité,  
Mangea leurs fruits et coiffa leurs fleurs  
Cueillies dans des tonnelles  
Où l'été mûrit à toutes heures ?  
Mais qui, depuis ce clair de Lune,  
N'a cessé de dépérir ;  
Elle les chercha nuit et jour, sans les trouver,

Mais déclina et grisonna ;  
puis tomba avec la première neige ;  
Jusqu'à ce jour aucune herbe n'a poussé  
À l'endroit au-dessous duquel elle gît :  
J'y ai planté des marguerites il y a un an  
Elles n'ont pas fleuri.  
Tu ne devrais pas flâner ainsi ! »  
« Chut, tu n'y es pas, dit Laura.  
Chut, tu n'y es pas, ma sœur,  
J'ai mangé et mangé tout mon content,  
J'en ai encore l'eau à la bouche ;  
Demain soir, j'irai  
En acheter encore » et elle l'embrassa.  
« Cesse tes lamentations,  
Je t'apporterai des prunes demain  
Fraîches sur leurs rameaux  
Des cerises dignes de ce nom ;  
Vous ne pouvez pas savoir dans quelles figures  
Mes dents se sont incrustées,  
Quels melons glacés,  
Empilés dans un plat d'or,  
Trop énorme pour que je le tienne,  
Quelles pêches à la peau de velours,  
Raisins translucides sans un pépin.  
Comme il doit être odorant le pré  
Qui les voit pousser, et pure  
L'eau bordée de lys,  
Qui les abreuve,  
Et doucement sucrée leur sève. »

Tête dorée contre tête dorée,  
Comme deux pigeons dans un nid,  
Lovées dans les ailes l'une de l'autre,  
Allongées, dans les couvertures de leur lit,  
Comme deux fleurs sur une tige,  
Comme deux flocons de la dernière neige,  
Comme deux baguettes d'ivoire,  
Coiffées d'or pour de terribles rois.  
La Lune et les étoiles les couvraient de leurs rayons,  
Le vent leur chantait une berceuse,  
Les lourds hiboux s'abstenaient de voler  
Pas une chauve-souris ne voletait  
Autour de leur repos.  
Joue contre joue, côte à côte,  
Recluses ensemble dans un même nid.

Tôt le matin,  
Lorsque le premier coq poussa son avertissement,  
Soigneuses comme des abeilles,  
Tout aussi douces et affairées,  
Laura et Lizzie se levèrent.  
Allant chercher le miel, trayant les vaches,  
Aérant et rangeant toute la maison,  
Malaxant des gâteaux de la plus blanche farine,  
Gâteaux destinés aux bouches délicates,  
Puis barattant le beurre, fouettant la crème,  
Nourrissant leur volaille, s'asseyant et cousant,  
Devisant comme de modestes demoiselles le devraient,

Lizzie à cœur ouvert,  
Laura dans un rêve, absente.  
L'une contente, l'autre en partie malade,  
L'une gazouillant pour le seul plaisir du jour radieux,  
L'autre attendant ardemment la nuit.  
Lentement, le soir arriva.  
Elles se rendirent avec leurs pichets  
Au ruisseau bordé de roseaux,  
Lizzie, l'air tout paisible,  
Laura, plutôt l'air d'une flamme jaillissante.  
Elles tirèrent de ses profondeurs l'eau glougloutante  
Lizzie cueillit des iris amarante richement dorés  
Puis, se tournant vers la maison, dit :  
« Le coucher du soleil empourpre  
Ces hautes pointes rocheuses les plus éloignées  
Viens, Laura ; pas de nouveaux retards de demoiselle  
Aucun écureuil obstiné ne remue,  
Les bêtes et les oiseaux  
Se sont rapidement endormis. »  
Mais Laura flânait toujours parmi les joncs,  
Et disait que la berge était raide.

Et disait qu'il était encore tôt,  
La rosée n'était pas tombée,  
Le vent n'avait pas fraîchi,  
Tendant l'oreille, mais sans percevoir  
Le cri habituel :  
« Venez acheter, venez acheter ! »  
Avec son tintement répétitif  
de mots-appâts sucrés.  
Malgré toute sa vigilance  
Elle ne vit pas un seul lutin  
Courant, s'agitant, culbutant, boitillant  
Et encore moins de troupeau  
Marchant d'un pas lourd le long du vallon  
En groupe ou à la queue-leu-leu  
De vifs marchands de fruits.

Voilà que Lizzie la pressa : « Oh, Laura, viens,  
J'entends l'appel du fruit, mais je n'ose regarder :  
Tu ne devrais pas flâner plus longtemps  
Près de ce ruisseau ;  
Rentre avec moi à la maison.  
Les étoiles se lèvent, la Lune bande son arc  
Chaque ver luisant fait clignoter son étincelle  
Rentrons à la maison avant qu'il soit nuit noire ;  
Les nuages peuvent s'amonceler  
Malgré ce temps d'été  
Éteindre les lumières et nous détremper ;  
Si nous perdions alors notre chemin,  
Que ferions-nous ? »

Laura se figea comme la pierre  
De voir sa sœur entendre seule ce cri,  
Ce cri de lutin :  
« Venez acheter nos fruits, venez acheter ! »  
Devait-elle ne plus acheter de fruit si savoureux ?  
Devait-elle ne plus se procurer  
D'aussi succulentes victuailles,  
Devenue sourde et aveugle ?  
Son arbre de vie s'effondra par les racines :  
Elle ne dit mot dans la douleur de son cœur,  
Mais scrutant l'obscurité sans rien y discerner,  
Se traîna à la maison,  
Égouttant son pichet tout le long du chemin ;  
Rampa jusqu'au lit et s'y effondra,  
Silencieuse jusqu'à ce que Lizzie s'endorme.  
Alors elle se leva dans un désir passionné,  
Et grinça des dents de son désir contrarié, et pleura  
Comme si son cœur allait se briser.

Jour après jour, nuit après nuit,  
Laura guetta en vain  
Dans le silence morose de la douleur insupportable.  
Elle ne perçu plus jamais le cri de lutin :  
« Venez acheter, venez acheter ! »  
Elle n'épia plus les lutins  
Colporter leurs fruits le long du vallon.  
Mais sous l'éclat lustré du midi,  
Ses cheveux s'étiolèrent et grisonnèrent  
Elle dépérit, lorsque la pleine Lune blonde  
Commença à décliner rapidement  
Et calcina sa passion.

Un jour, se souvenant de son noyau  
Elle le mit près d'un mur qui faisait face au Sud  
L'arrosa de ses larmes, espéra une racine,  
Guettant un germe lisse,  
Mais aucun ne vint ;  
Il ne vit jamais la lumière,  
Il ne sentit jamais un filet de sève le parcourir  
Alors que le regard perdu et la bouche éteinte  
Elle rêvait de melons, comme le voyageur  
Voit de fausses vagues dans le désert aride,  
Ainsi que l'ombre d'arbres couronnés de feuillages  
Et, assoiffé, brûle dans le vent de sable.

Elle ne balaya plus la maison,  
Ni ne s'occupa des volailles et des vaches,  
N'alla chercher le miel, ne malaxa de gâteaux de blé,  
Ne rapporta d'eau du ruisseau  
Elle resta assise, indifférente,  
Dans un recoin de la cheminée,  
Et ne se nourrissait plus.

La tendre Lizzie ne pouvait supporter  
De voir cet abcès ronger sa sœur,  
Sans le partager.  
Nuit et matin, elle  
Percevait le cri des lutins :  
« Venez acheter nos fruits du verger,  
Venez acheter, venez acheter ! »  
Près du ruisseau, le long du vallon,  
Elle entendait la marche des lutins,  
Les voix et l'agitation  
Que la pauvre Laura ne pouvait entendre ;  
Brûlant d'acheter des fruits pour la soulager,  
Mais effrayée d'en payer un prix trop élevé,  
Elle pensait à Jeanie dans sa tombe,  
Qui aurait pu être une jeune mariée  
Mais qui, pour les joies  
Que les jeunes mariées espèrent avoir  
Tomba malade et mourut  
Dans sa prime jeunesse,  
Au seuil de l'hiver,  
Avec les premiers frimas,  
Avec la première chute de neige  
De la rigoureuse froidure.

Jusqu'à ce que Laura, dépérissant,  
Semblât frapper à la porte de la Mort :  
Alors Lizzie ne tergiversa pas plus  
Entre le meilleur et le pire,  
Mais plaça un penny d'argent dans sa bourse,  
Embrassa Laura,  
Traversa la lande et les massifs d'ajoncs.  
Au crépuscule, elle s'arrêta près du ruisseau  
Et pour la première fois de sa vie  
Commença à écouter et à regarder.

Ils rirent bien, tous les lutins,  
En l'épiant alors qu'elle les espionnait :  
Ils vinrent vers elle en claudiquant,  
Volant, courant, sautant,  
Haletant et soufflant,  
Se balançant, applaudissant, chantonnant  
Caquetant et glougloutant  
Gloussant et se gargarisant,  
Pleins de manières et de simagrées,  
Changeant leurs visages grimaçants  
En de sages minauderies,  
De chat et de rat,  
De blaireau et de wombat,  
D'escargot rampant pressé,  
D'une voix de perroquet et sifflant,  
Débandade et bousculade,  
Jacassant comme des pies,  
Voltigeant comme des pigeons,  
Glissant comme des poissons.  
Ils l'étreignirent et l'embrassèrent,  
La serrèrent et la caressèrent,  
Élevant leurs plats,  
Paniers et assiettes :

« Regarde nos pommes,  
Rousses et louvettes,  
Goûte nos cerises,  
Mords dans nos pêches,  
Nos citrons et nos dattes,  
Raisins à volonté,  
Poires rougissantes,  
Dorées au Soleil,  
Prunes sur leurs rameaux ;  
Cueille-les et suce-les,  
Grenades, figues. »

« Braves gens, dit Lizzie,  
Ayant Jeanie à l'esprit,  
Donnez m'en encore et encore. »  
Elle présenta son tablier,  
Et leur jeta sa pièce.  
« Non, viens t'asseoir avec nous,  
Fais-nous cet honneur et mangeons ensemble. »  
Répondirent-ils en grimaçant ;  
« Notre festin commence à peine.  
La nuit ne fait que commencer,  
Chaude et perlée de rosée,  
Attentive et étoilée,  
De tels fruits,  
Aucun Homme ne peut les transporter ;  
La moitié de leur éclat s'envolerait,  
La moitié de leur rosée s'évaporerait,  
La moitié de leur saveur se volatiliserait.  
Assieds-toi et festoies avec nous,  
Sois la bienvenue chez nous,  
Passe du bon temps et reste avec nous. »  
« Merci, dit Lizzie, mais quelqu'un attends  
À la maison, seule, que je revienne :  
Alors, sans plus palabrer,  
Si vous ne voulez me vendre aucun  
de vos fruits pourtant abondants,  
Rendez-moi ma pièce d'argent  
Que je vous avais lancée en paiement. »  
Ils commencèrent à se gratter la tête,  
Ayant cessé de frétiler et de ronronner,  
Mais visiblement déconcertés,  
Grognant et grommelant.  
L'un dit qu'elle était fière,  
Acariâtre, impolie ;  
Leurs tons enflèrent,  
Leurs regards devinrent mauvais.  
Fouettant l'air de leurs queues,  
Ils la piétinèrent et la bousculèrent,  
Lui donnèrent des coups de coude et la malmenèrent,  
La griffèrent de leurs ongles,  
Aboyant, miaulant, sifflant, raillant,  
Déchirèrent sa robe et souillèrent ses bas,  
Lui tirèrent les cheveux aux racines,  
Martelèrent ses tendres pieds,  
Lui maintinrent les mains et écrasèrent leurs fruits  
Contre sa bouche pour la faire manger.

Lizzie resta blanche et or,  
Comme un lys sous le déluge,  
Comme un bloc de roche veinée de bleu  
Fouetté furieusement par des marées,  
Comme un phare abandonné  
Dans l'écume d'une mer rugissante,  
Émettant un feu doré,  
Comme un oranger couronné de fruits  
Blanchi de fleurs douces comme le miel  
Blessure assaillie par la guêpe et l'abeille,  
Comme une cité royale innocente  
Surmontée d'un dôme et d'une flèche dorés  
Cernée de près par une flotte  
Démence voulant abattre son étendard.

Un seul peut mener un cheval à l'eau,  
Mais vingt ne peuvent l'obliger à boire.  
Bien que les lutins l'aient giflée et attrapée,  
Cajolée et combattue,  
Brutalisée et suppliée,  
Griffée, pincée jusqu'au sang,  
Frappée des pieds et des poings,  
Molestée et s'être moqués d'elle,  
Lizzie ne pipait mot ;  
Elle ne desserrerait pas les lèvres  
De peur qu'ils y introduisent une bouchée ;  
Mais elle riait en son cœur de sentir l'écoulement  
Du jus qui déglaçait son visage,  
Et se logeait dans les fossettes de son menton,  
Et striait son cou qui tremblait comme du lait caillé.  
Finalement, les êtres malfaisants,  
Épuisés par sa résistance,  
Jetèrent la pièce, abandonnèrent leurs fruits,  
Et, sur n'importe quel chemin qu'ils prirent,  
Ne laissèrent ni racine, ni pierre, ni pousse.  
Certains s'enfoncèrent dans la terre  
Avec des contorsions,  
Certains plongèrent dans le ruisseau,  
Avec des ronds et des vaguelettes.  
Certains filèrent sans bruit dans une rafale de vent,  
Certains disparurent à l'horizon.

Contuse, dolente, blessée,  
Lizzie reprit sa route ;  
Sans savoir si c'était la nuit ou le jour ;  
Surgit du talus, déchira les ajoncs,  
Enfila les taillis et les bosquets,  
Et entendit sa pièce tinter,  
Ricochant dans sa bourse ;  
Son rebond était musique à son oreille.  
Elle courut et courut,  
Comme si elle craignait que quelque lutin  
La poursuive de ses quolibets ou de sa malédiction

Ou de quelque chose de pire :  
Mais aucun lutin ne la poursuivait,  
Elle n'était pas non plus piquée par la peur ;  
Son cœur bon la faisait filer comme le vent  
La poussait à se hâter vers sa maison,  
Totalement hors d'haleine,  
En riant intérieurement.

Elle cria : « Laura ! » en montant du jardin  
« T'ai-je manqué ?  
Viens m'embrasser.  
Ne t'inquiète pas de mes contusions ;  
Prends-moi dans tes bras, enlace-moi, lèche mes jus  
De fruits des lutins pressés pour toi,  
Pulpe lutine et rosée lutine.  
Mange-moi, bois-moi, aime-moi ;  
Laura, fais grand cas de moi :  
Dans ton intérêt, j'ai affronté le vallon  
Et ai eu affaire aux marchands lutins. »

Laura quitta sa chaise,  
Leva les bras au ciel,  
Saisit ses cheveux :  
« Lizzie, Lizzie, as-tu goûté  
Dans mon intérêt le fruit défendu ?  
Ta lumière va-t-elle comme la mienne s'éclipser,  
Ta jeunesse va-t-elle comme la mienne être gâchée,  
Défaite par ma défaite,  
Ruinée par ma ruine ;  
Assoiffée, gangrenée, régentée par les lutins ? »  
Elle s'agrippa à sa sœur,  
L'embrassa et l'embrassa et l'embrassa :  
De nouvelles larmes  
Rafraîchirent ses yeux crispés,  
Gouttant comme la pluie  
Après une longue sécheresse étouffante,  
Tremblante d'une peur fébrile et de douleur,  
Elle l'embrassa et l'embrassa d'une bouche affamée.

Ses lèvres commencèrent à roussir,  
Ce jus était tel de l'absinthe pour sa langue,  
Le festin l'éccœura :  
Se contorsionnant comme une possédée,  
Elle bondit et chanta,  
Déchira sa robe, et se tordit  
les mains dans une hâte lamentable,  
Et battit sa coulpe.  
Ses boucles fusèrent comme une torche  
Portée par un coureur à pleine vitesse,  
Ou comme la crinière des chevaux dans leur course,  
Ou comme un aigle bravant la lumière,  
Droit vers le Soleil,  
Ou comme le captif d'une cage libéré,

Ou comme un drapeau claquant au vent  
Lorsque les armées courent.

Un feu rapide se répandit à travers ses veines,  
Frappa son cœur,  
Rencontra le feu qui couvait là  
Et attisa sa moindre flamme.  
Elle se gorgea d'une amertume sans nom.  
Ah ! Insensée de choisir une telle part  
D'un soin consumant l'âme.  
La raison lui fit défaut dans cette lutte mortelle :  
Comme le gué d'une cité  
Qu'un séisme jette à terre,  
Comme un mât frappé par la foudre,  
Comme un arbre déraciné par le vent,  
Tournoyant comme une trombe couverte d'écume  
Fondant la tête la première sur la mer,  
Elle tomba enfin ;  
Au-delà du plaisir, au-delà de l'angoisse,  
Est-ce la mort ou est-ce la vie ?

La vie hors de la mort.  
Tout au long de cette nuit, Lizzie la veilla,  
Compta les battements défaillants de son pouls,  
Suivit sa respiration,  
Porta l'eau à ses lèvres, rafraîchit son visage  
Par ses larmes et en l'éventant avec des feuilles :  
Mais lorsque les premiers oiseaux  
Gazouillèrent sur leurs gouttières,  
Et que, tôt, les moissonneurs partirent avec peine  
Vers le champ aux gerbes d'or,  
Et que l'herbe humide de rosée  
Ploya trop brutalement sous les vents matinaux,  
Et que des bourgeons neufs, dans le jour nouveau,  
S'ouvrirent comme des coupelles de lys  
Dans le courant du ruisseau,  
Laura se réveilla, comme sortant d'un rêve,  
Rit ingénument comme autrefois,  
Éteignit Lizzie, mais pas deux ou trois fois ;  
Ses boucles brillantes ne laissaient plus apparaître  
Un seul cheveu gris,  
Son souffle était aussi doux que le mois de mai,  
Et la lumière dansait dans ses yeux.

Jours, semaines, mois, années,  
Plus tard, lorsque toutes deux furent mariées,  
Avec leurs propres enfants ;  
Leurs cœurs de mères assaillis de craintes,  
Leurs vies liées à des vies tendres,  
Laura rassemblait les tout-petits,  
Et leur parlait de sa jeunesse,  
Ces jours heureux d'autrefois,  
Disparus depuis belle lurette,  
De temps sans retour :  
Leur parlait du vallon hanté,  
Des bizarres et malfaisants marchands de fruits,  
De leurs fruits qui étaient comme du miel  
Pour la gorge,

Mais du poison pour le sang,  
(Les hommes n'en vendent de tels dans aucune ville)  
Leur disait à quel point sa sœur s'était mise  
En danger de mort pour la sauver  
Et avait gagné l'ardent antidote  
Puis, joignant ses mains à leurs menottes  
Leur demandait de les accoler les unes aux autres  
« Car il n'y a pas de meilleure amie qu'une sœur,  
Dans le calme ou dans la tempête,  
Pour encourager qui peine à une tâche,  
Pour aller chercher qui se fourvoie,  
Pour soutenir qui chancelle,  
Pour conforter qui se tient droit. »

Christina Georgina ROSSETTI (1830 – 1894)

*Goblin Market*, 1862

Traduction : Bruce Demaugé-Bost